

PLAIE OUVERTE

Non, vous ne parviendrez jamais
 A calmer mon âme farouche.
 Elle est blessée, et, désormais,
 Rien ne la touche.
 Ayant perdu ce que j'aimais,
 Je sens que mon âme farouche
 Ne pourra se calmer jamais !

Je suis jeune, mais ma jeunesse
 A perdu la force de l'espoir,
 Et, sans que le passé renaisse,
 Viendra le soir.
 O deuil ! ô larmes ! ô tristesse !
 J'ai perdu la force et l'espoir
 Dont se nourrissait ma jeunesse !

Car, sans lui laisser voir le jour
 Et les feux naissant de l'aurore,
 J'étouffe en germe tout amour
 Qui veut éclore.

Mon pauvre cœur gémit encore ;
 Mais l'amour meurt avant l'aurore,
 Avant les premiers feux du jour !

ALPHONSE POIRIER

France

Connaissez-vous cette terre où les oliviers
 étendent leurs rameaux toujours verts, où la
 vigne donne un fruit délicieux et une liqueur
 qui infuse de nouvelles forces aux hommes ?
 Connaissez-vous ce pays que les rayons des
 cieux fécondent avec amour ? Avez-vous en-
 tendu les sons mélodieux qui célèbrent la
 douceur des nuits ? Avez-vous respiré ces
 parfums, luxe de l'air, si purs et si doux.
 Répondez-nous étrangers, la nature, chez
 vous, est-elle si belle et si bienfaisante ?

Ailleurs, quand les calamités sociales af-
 fligent un pays, les peuples s'y croient aban-
 donnés de la divinité, mais ici, nous sentons
 toujours la protection du ciel, nous voyons
 qu'il s'intéresse à l'homme et qu'il daigne
 nous traiter comme de nobles créatures.

Ce n'est pas seulement de pampres et d'é-
 pis qu'elle se couvrent nos campagnes, mais la
 nature se pare encore d'une multitude de
 plantes et de fleurs qu'elle prodigue sous nos
 pas comme à la fête d'un souverain.

Les plaisirs délicats sont goûtés par une
 nation digne de les sentir, elle aime son so-
 leil, ses beaux-arts, ses monuments, sa con-
 trée à la fois antique et printanière ; les
 plaisirs d'un peuple avide ne sont pas faits
 pour elle.

Ici, les sensations se confondent avec les
 idées ; la vie se puise toute entière à la même
 source ; l'âme comme l'air, occupe les con-
 fins de la terre et du ciel. Ici, le génie se
 sent à l'aise, parce que la rêverie y est
 douce ; s'il s'agite, elle le calme ; s'il re-

grette un but, elle lui fait don de mille chi-
 mères ; si les hommes l'oppriment, la nature
 est là pour l'accueillir.

L'exilé rêve à son pays que tu parviens
 souvent à lui faire oublier ; car ton aspect,
 ô France ! fait songer aux vertus de l'âge
 d'or, et l'homme s'y trouve trop heureux
 pour s'y supposer coupable.

Ainsi, ta main secourable est toujours
 prête à guérir les blessures de l'esprit et du
 cœur ; les peines et les chagrins sont incon-
 nus, car ils s'envolent comme l'hirondelle
 agile, en admirant les œuvres d'un Dieu de
 bonté, en pénétrant le secret de son amour :
 les revers passagers de notre vie éphémère
 se perdent dans le sein fécond et majestueux
 de l'immortel univers.

Il est des peines, cependant, que notre
 ciel consolateur ne saurait effacer ; mais
 dans quel séjour les regrets peuvent-ils por-
 ter à l'âme une impression plus douce et
 plus noble qu'en ces lieux ?

Ailleurs, les vivants trouvent à peine assez
 de place pour leurs rapides courses et leurs
 ardents désirs ; ici, l'esprit trouve une hori-
 zon assez large, l'océan leur rappelant l'in-
 fini, les monuments leur remettant en mé-
 moire les anciens et leurs œuvres.

Les obélisques, les musées, toutes les mer-
 veilles de l'Égypte et de la Grèce se sont
 réunies ici, comme si le génie attirait le gé-
 nie, et qu'un même lieu dût renfermer tout
 ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps.

Notre vie simple est à peine aperçue ; le
 silence des vivants est un hommage pour
 les morts : ils durent et nous passons.

Eux seuls sont honorés, eux seuls sont cé-
 lèbres, notre existence actuelle ne laisse de-
 bout que le passé, il ne se fait point de
 bruit autour des souvenirs. Tous nos chefs-
 d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont
 plus.

Le froid et l'isolement du sépulcre, sous
 ce beau ciel, poursuit moins les esprits ; car
 la transition de la vie à la mort paraît plus
 douce aux habitants de la belle France qu'
 aux habitants de la froide et morne Allema-
 gne. Le soleil, comme la gloire, réchauffe
 même la tombe.

Ainsi donc, la pointe de la douleur est
 émoussée ; car on se livre avec moins de
 crainte à la nature, à cette nature dont le
 Créateur a dit :

“ Voyez les lis de la campagne, ils ne tra-
 vaillent ni ne filent, et cependant nul vête-
 ment de roi n'a jamais pu égaler la magnifi-
 cence dont j'ai revêtu ces simples fleurs.”

PAUL CALMET.